

151

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1918

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Mlle H. KÉTÉNEDJIAN

LES

PRATIQUES OBSTÉTRICALES
EN ARMÉNIE

(SUPERSTITION, MAGIE, SORCELLERIE ET FÉTICHISME)

Président : R. BLANCHARD, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

9 ET 10, RUE CASIMIR-DELAVIGNE

1918



Digitized by the Internet Archive
in 2026

151
FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1918

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Mlle H. KÉTÉNEJIAN

LES

PRATIQUES OBSTÉTRICALES
EN ARMÉNIE

(SUPERSTITION, MAGIE, SORCELLERIE ET FÉTICHISME)



Président : R. BLANCHARD, *Professeur*

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

9 ET 10, RUE CASIMIR-DELAVIGNE

1918

Faculté de Médecine de Paris

LE DOYEN : M. ROGER

ASSESSEUR : M. POUCHET

PROFESSEURS MM.

Anatomie.	NICOLAS
Anatomie topographique	AUGUSTE BROCA
Physiologie.	CH. RICHET
Physique médicale	WEISS
Chimie organique et Chimie générale.	DESGREZ
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.	BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales.	ACHARD
Pathologie médicale.	N.
Pathologie chirurgicale	TEISSIER
Anatomie pathologique	LEJARS
Histologie	LETULLE
Opérations et appareils	PRENANT
Pharmacologie et matière médicale.	N.
Thérapeutique	POUCHET
Hygiène	N.
Médecine légale.	CHANTEMESSE
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	N.
Pathologie expérimentale et comparée.	N.
Clinique médicale.	ROGER
	DEBOVE
	WIDAL
	GILBERT
	CHAUFFARD
	HUTINEL
Maladies des enfants	N.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	N.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	N.
Clinique des maladies du système nerveux	PIERRE MARIE
	PIERRE DELBET
	QUENU
Clinique chirurgicale.	N.
	HARTMANN
Clinique ophtalmologique.	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.	LEGUEU
	BAR
Clinique d'accouchements.	COUVELAIRE
	RIBEMONT-DESSAIGNES
Clinique gynécologique.	N.
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON
Clinique thérapeutique.	ALBERT ROBIN
Hygiène et clinique de la 1 ^{re} enfance.	MARFAN.

Agrévés en exercice

MM.			
ALGLAVE	GUILLAIN	LOEPER	ROUSSY
BERNARD	JEANNIN	MAILLARD	ROUVIERE
BRANCA	JOUSSET (A.)	MOCQUOT	SCHWARTZ (A.)
BRUMPT	LABBE (HENRI)	MULON	SICART
CAMUS	LAIGNEU-LAVASTINE	NICLOUX	TANON
CASTAIGNE	LANGLOIS	NOBECOURT	TERRIEN
CHAMPY	LECENE	OKINCZYC	TIFFENEAU
CHEVASSU	LEMIERRE	OMBREDANNE	VILLARET
DESMAREST	LENORMANT	RATHERY	ZIMMERN
GOUGEROT	LEQUEUX	RETTERER	
GREGOIRE	LEREBoullet	RIBIERRE	
GUENIOT	LERI	RICHAUD	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

*Faible témoignage de mon affection
profonde et de ma reconnaissance sans
borne.*

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

M. le Docteur BERGE, médecin des Hôpitaux.

(Hôpital Broussais, 1912-1913).

M. le Professeur agrégé Henri CLAUDE, médecin des Hôpitaux.

(Hôpital Saint-Antoine, 1913-1914).

M. le Docteur ROCHARD, chirurgien des Hôpitaux.

(Hôpital Saint-Louis, 1914-1915).

M. le Professeur agrégé LEGRY, médecin des Hôpitaux.

(Hôpital de la Charité, 1915-1916).

M. le Professeur BAR, accoucheur des Hôpitaux.

(Clinique Tarnier, 1916-1917).

M. le Docteur BRINDEAU, accoucheur des Hôpitaux.

(Clinique Tarnier).

M. le Docteur HISCHMANN, chargé de la consultation de chirurgie.

(Hôpital Lariboisière, 1917-1918).

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR R. BLANCHARD

Professeur de parasitologie et d'histoire naturelle,
Membre de l'Académie de Médecine,
Officier de la Légion d'Honneur.

*Qui nous a guidée dans le choix de
notre sujet, et donné grâce à sa haute
et bienveillante protection, la possibi-
lité de réunir les documents néces-
saires à sa composition. Nous le prions
de bien vouloir agréer avec nos remer-
ciements l'expression de nos sentiments
de vive reconnaissance.*

AVANT-PROPOS

Les municipalités des villes et des villages arméniens, émues des dangers que couraient les femmes par l'ignorance des matrones, ont décidé dans les dernières années qui ont précédé les événements de 1914, d'envoyer chaque année un certain nombre de jeunes femmes à Constantinople, afin de les faire instruire dans l'art des accouchements. Jusque-là, la sage-femme qui pratiquait avait, pour tout bagage médical, l'âge qui confère l'expérience, certains conseils d'ainées, la routine vue et retenue pendant les quelques accouchements où elle a secondé une matrone et enfin tout un bagage de croyances et de pratiques populaires bien faites pour frapper l'imagination d'un peuple pieux par excellence et qui, cependant, a gardé des traces de toutes ses croyances passées : adoration du soleil, des rochers, de la source, du seuil, de l'âtre, etc., etc.

On ne trouvera point ici d'autres précisions scientifiques que celles dont les matrones d'alors, qui sont celles d'hier, apportaient dans l'exercice de leur profession. Si leur conduite déconcerte parfois, il faut se souvenir que depuis toujours on leur avait appris à voir dans les phénomènes les plus naturels de la phy-

siologie, la main de Dieu ou l'œuvre de Satan et de ses suppôts.

Avant de terminer, nous voulons prier M. le Professeur Macler de bien vouloir agréer avec nos remerciements, l'expression de toute notre gratitude. Son érudition nous a aplani les premières difficultés, celles d'établir une bibliographie sur un sujet mal connu. Sa bienveillance et son affabilité constante nous ont permis de faire des recherches aussi fréquentes que fructueuses parmi les trésors de sa bibliothèque où nous avons eu la bonne fortune de trouver des documents précieux qui nous ont permis de mener à bien notre modeste travail.

CHAPITRE I

TRAITEMENT DE LA STÉRILITÉ

Il n'y a pas encore très longtemps, vingt ans à peine, que les petites Arméniennes étaient mariées fort jeunes, à douze ans parfois, rarement après seize, la fille de dix-sept ans étant déjà dépréciée. Mariage hâtif, conclu par les parents en dehors de toute considération sentimentale, et le plus souvent parce que les vertus ménagères de la future épouse ont charmé la belle-mère et l'entourage de celle-ci; mariage stérile, au début tout au moins puisque les Arméniennes deviennent rarement pubères avant leur quatorzième ou quinzième année. La coutume veut que la mariée fasse chambre commune avec sa belle-mère, sa protectrice contre les atteintes probables du mari, dont elle ne partage la couche, qu'après l'apparition des premières règles. A peine femme, la famille la désire mère et mère prolifique. En effet, la fécondité est une grâce de Dieu, les familles nombreuses ne le sont que par une bénédiction spéciale du Très Haut. Inversement la stérilité est l'indice du courroux céleste, c'est une calamité, jamais un simple malheur, qu'il faut déplorer, de là le désir de toute jeune femme de devenir rapidement mère.

Une épouse chez qui rien ne fait prévoir une maternité prochaine devient rapidement un objet de blâme et de mépris parmi son entourage qui, non seulement ne lui ménage ni reproches ni insultes, mais nourrit les sentiments les plus hostiles à l'égard du mari et de la belle-mère.

D'ailleurs le mari ne cache point son désappointement; le désir de voir continuer sa lignée qu'on lui a appris à vénérer, le conduit à entretenir des relations extra-conjugales, uniquement dans le but d'avoir des héritiers. L'adultère ne se commet presque jamais que dans ce cas; non seulement la famille excuse le mari mais l'encourage dans cette voie, et la femme légitime élève alors l'enfant par soumission aux siens. Cette perspective la trouble cependant; aussi pour l'éviter aura-t-elle recours aux moyens les plus variés que les croyances populaires ont institués depuis des siècles, et qui sont les mêmes sur toute l'étendue du territoire. Cependant avant de les employer, il convient d'établir lequel des deux conjoints est stérile; on y procède de la manière suivante. Deux récipients remplis d'orge ou de lentilles sont arrosés respectivement par l'urine de la femme et du mari, la semence qui germe la première désigne l'époux fécond. Si les deux semences germent simultanément c'est qu'il y a eu malentendu entre les deux époux. Pour conjurer cela, la femme s'introduit dans le vagin un tampon fait de miel et de noix écrasées et s'étend pendant deux heures. Elle retire le tampon au bout de ce laps de temps et demande l'office du mari, soumis depuis la veille à un régime alimen-

taire, à base de poissons et de mets fortement épicés.

Si l'épreuve de germination est en faveur de la femme, ou si en dehors de toute épreuve la femme soupçonne son mari d'être impuissant, elle change son oreiller, car certains esprits malfaisants y ont élu domicile et exercent leur influence sur les pouvoirs du mari.

Elle va même jusqu'à changer de chambre, ne porte plus de bassine d'eau chaude dans l'obscurité, ni ne boit; l'esprit du mal habitant les ténèbres.

Enfin si l'existence devient pour elle intolérable, pour échapper à ses oppresseurs, elle s'assure en grand mystère le concours d'un complice. C'est exceptionnel, mais l'adultère s'observe dans ce cas; aussi quand la belle-mère croit remarquer une certaine nervosité chez sa bru, entre autres, lorsqu'elle apprend qu'elle a changé d'oreiller ou de chambre, elle la surveille de près, et conjure les génies domestiques et le saint familial (1) d'étrangler l'enfant in utero, s'il est le fruit d'une collaboration coupable. Dans ces conditions, si l'enfant venait à naître avant terme, son sort et celui de sa mère deviendraient critiques. On ne pardonne à aucun prix le crime d'adultère chez la femme.

Après échec du changement d'oreiller, ou si la femme est reconnue impuissante, elle s'adresse à certaines sorcières qui entrent en extase, et supplient Dieu et ses

(1) En Arménie chaque famille a son saint particulier qu'elle honore; on l'invoque dans les grandes circonstances de la vie, le samedi soir lorsqu'on brûle l'encens pour les âmes des ancêtres on lui demande sa protection, entre le mercredi et le vendredi qui sont ses jours favoris où on lui brûle des cierges.

saints, cependant que la jeune femme élève vers eux toute sa pensée et les supplie de lui être secourables. Elle s'endort avec cette pensée; elle tente de rêver de ces saints pour les implorer avec plus de chances de succès, et en particulier elle évoque le saint familial, le protecteur naturel de l'honneur de la maison.

Pour mieux les fléchir elle va en pèlerinage à leurs sanctuaires, dont les plus célèbres sont ceux de SARİPEK, SAINT-GRÉGOIRE D'AMARAS, SAINT-JEAN DE MOUCH, L'EVANGILE DE SAROUCHEN. Avant de s'arrêter au seuil du sanctuaire où elle doit sacrifier un mouton blanc, elle en fait trois fois le tour sur les mains et les genoux, puis toujours à genoux, elle embrasse l'emblème du saint, cependant qu'un enfant lui met une pierre sur la nuque et que le prêtre l'enveloppant de sa mante (1) l'encourage à ne penser qu'au saint qui doit l'exaucer.

Autour une femme veille à ce que nul ne vienne troubler la cérémonie. Enfin la femme se lève et fait le serment au cas où sa prière n'aura point été vaine, de sacrifier un nouveau mouton blanc dont par humilité elle mendiera le prix de porte en porte. Cette intention d'humilité va même plus loin chez quelques-unes, qui s'engagent à faire le trousseau de l'enfant en s'adressant à la charité publique.

Les saints en Arménie ne passent point pour être désintéressés, témoins les nombreux ex-voto qui décorent leur emblème (2); aussi la femme tente de tirer

(1) Les prêtres arméniens portent en officiant une large mante souvent faite de tissu précieux, par-dessus leur froc.

(2) Les portraits des saints sont rares.

parti de leur faiblesse. Après la cérémonie elle dérobe un de ces petits objets, en argent, le plus souvent et promet au saint la restitution avec un objet plus important, dès qu'elle aura la certitude qu'elle sera mère. Si, peu de temps après son pèlerinage la femme devient enceinte, elle voue son enfant au culte de ce saint. En signe de soumission il portera un collier d'argent ou de bronze suivant la situation sociale de la famille et incrusté de pierres rouges. On lui gardera ses cheveux longs jusqu'à l'âge de 7 ans. Alors seulement, pour le libérer, on les lui coupera en grande pompe en renouvelant le pèlerinage.

Il est d'autres lieux pour le moins aussi renommés que les sanctuaires, ce sont certaines roches percées comme celle d'ORDAGLON et de TOUFQUNAROUNG, restes de l'ancienne adoration des rochers. La pénitente en fait trois fois le tour en marchant sur ses genoux, puis attend dans cette position qu'un passant vienne lui nouer la ceinture qu'elle a posée à ses côtés. En cas de réussite il est le parrain tout indiqué. Cependant la femme exaucée dans ces conditions est guettée par le *mauvais sort*; on le conjure en brûlant du coton au moment de l'accouchement.

De pratiques en pratiques et d'insuccès en insuccès, la femme demande conseil à la matrone. Aussitôt elle est soumise à un régime sévère si elle est trop grasse, de sucreries et de féculents si elle est trop maigre et dans tous les cas on ne lui épargne ni les massages des régions lombaire et abdominale, ni le pétrissage d'un membre inférieur alterné avec celui d'un membre supé-

rieur, ni surtout les bains de siège prolongés et fréquents, fortement aromatisés, joints à des poissons contenant toute la collection des épices d'Orient. Après plusieurs jours de ce traitement, la femme est renvoyée au mari avec tout un bagage de bons conseils destinés à enflammer l'époux.

Si tant d'efforts restent vains, comme suprême ressource, la matrone applique sur la région lombaire de la patiente un emplâtre fait de jaune d'œuf, de chaux éteinte, de hâchure de papier bleu, d'encens et de miel, le tout saupoudré de poudre de henné, dont le contact prolongé emmène souvent des phénomènes de suppuration.

C'est, dit la commère, le moment précis où les bons soins du mari s'imposent, surtout si le processus inflammatoire correspond avec la fin du flux mensuel.

Après plusieurs mois d'attente, et l'espoir toujours déçu, la femme n'est point encore découragée. Certaines sorcières la guident encore, l'une lui attache autour des reins une mâchoire de loup par trois tours de liens, l'autre lui fait laver pieds et mains sur la sépulture d'un homme mort sans avoir reçu les derniers sacrements, de préférence sur celle d'un homme tué, une autre la conduit sur le toit-terrasse d'une primipare pour la faire uriner à l'insu de la propriétaire et uniquement pour conjurer le mauvais œil qu'on lui a probablement jeté. Certaines lui conseillent de se laver le corps sur sept pierres, deux mercredi et un vendredi consécutifs, ou deux vendredi et un mercredi, d'autres l'encouragent à s'humilier le plus possible et à retourner mendier à sept portes, si

fortunée soit-elle, pour en faire offrande aux pauvres, ou, cierge en main, à se regarder dans la chaudière du teinturier qui joue un rôle prépondérant en Arménie, pour la guérison des maladies nerveuses chez les enfants : épilepsie, chorée, paralysie, etc. Elle consent aux plus lourds sacrifices.

Telle une illuminée, elle accepte en fin de compte, de boire quelques gorgées d'une eau que l'on aura fait ruisseler de l'épaule du cadavre d'un vieillard, et dont une certaine quantité mélangée à un baquet d'eau lui servira pour s'y tremper toute entière. Son entourage ne reste pas inactif ; le placenta de primipare grillé et mangé sans le soupçonner est souverain comme traitement de la stérilité ; on s'ingénie à lui en faire manger. Enfin, de guerre lasse, elle conclut que des cœurs impurs ont assisté à sa bénédiction nuptiale ; elle restera donc stérile pendant sept ans. Elle ne lutte plus et attend, résignée, l'enfant de l'étrangère qui s'imposera par la suite.



CHAPITRE II

HYGIÈNE DE LA GROSSESSE

La femme en état de gestation ne change rien à sa manière habituelle de vivre. Ainsi en use-t-on avec les juments qui grâce à cela mettent si facilement bas. A la ville on épargne bien à la femme certains gros travaux, mais dans les campagnes elle continue à cuire le pain si c'est la saison (1), à lessiver, à se rendre au verger, etc.

Elle est respectée de tous, c'est une favorisée du ciel, aussi a-t-on pour elle tous les égards. C'est l'ère heureuse pour la petite Arménienne qui, lorsqu'elle n'est point en état de gestation, est habituée à servir beaux-parents, belles-sœurs aînées, beaux-pères, et toute la lignée mâle, dùt la maison posséder une nombreuse domesticité.

Elle se fait aimable et avenante avec tous; elle doit côtoyer la mort, donc la bénédiction de chacun n'est point de trop aux heures difficiles, et en cas de terminaison fatale, elle ne veut laisser que des regrets autour d'elle.

(1) On cuit le pain deux fois par an en général, ce sont d'immenses galettes plates, sans mie que l'on trempe dans l'eau dans des récipients de cuivre, au début des repas.

De son côté, elle tâche de s'entourer de visages rians et agréables, car à l'instant précis où elle sentira remuer pour la première fois, l'enfant ressemblera au physique et au moral à la personne sur qui la mère a laissé tomber ses regards. Si la personne est laide ou simplement quelconque, il existe de nombreux correctifs. Ainsi un œuf que l'on a volé chez la voisine et que l'on gobe dans la rue en jetant la coquille par-dessus l'épaule et en se pointant la joue avec l'index, embellit d'une fossette le sourire du nouveau-né; un peu d'alcool, pris quotidiennement, assurera à l'enfant des yeux bleus, couleur rare et si recherchée en Orient; enfin une gorgée d'eau du lac de Van, et que les sorcières s'offrent toujours de fournir, donnera à l'enfant des cheveux blonds.

D'autres soins appellent la future mère : elle doit douze signes de croix aux douze apôtres, quarante aux anges, des friandises aux garçonnets, du pain et du sel aux pauvres pour enfanter un garçon.

Jamais une femme enfin fécondée, ne touchera à un objet rouge, ni se vêtira de vêtements de cette teinte; ainsi l'enfant ne contractera ni rougeole ni scarlatine. Elle évite de passer entre deux hommes, l'enfant marcherait tard; elle ne mange pas d'agneau, l'enfant mourrait prématurément.

Pour préserver sa grossesse de l'atteinte du MAL, plus que jamais elle offre offrandes sur offrandes au saint familial, qu'elle honore de façon très particulière en lui consacrant les mercredi et vendredi, jours où elle laisse toute la nuit de la lumière dans sa chambre et se refuse

aux avances de l'époux. Les exigences de ce saint, officieux cependant, sont terribles, à tel point que si le mari empêchait sa femme de respecter ces jours-là, le saint peut lui apparaître en personne et lui ravir le souffle.

Elle honore également tous les petits génies domestiques, ceux du lit en préparant un coin moelleux dans un angle de sa couche, ceux du foyer en posant les bûches très doucement et en remuant aussi peu que possible les cendres, ceux du seuil de la porte, qui font que le seuil est heureux ou malheureux, par suite la maisonnée favorisée ou non, en posant le pied très doucement, lorsqu'elle le franchit, enfin elle conjure, les *Tebeghs*, petits génies dont l'extérieur rappelle celui des grenouilles et qui à la faveur de l'eau qu'elle boit pénètrent dans son organisme pour empoisonner l'œuf et le transformer en sang, en laissant vivre dans son entourage quelques petites grenouilles. Pour rendre les *Tebeghs* vraiment inoffensifs il est bon de s'attacher un morceau de nickel sur une des épaules, ou porter une bague de ce métal; le canif du mari glissé entre les deux seins est également tout puissant, mais lorsqu'elle fait usage d'eau, après le coucher de soleil rien ne vaut la bonne hache sur laquelle elle pose un pied, les petits génies se dissipent instantanément. Il lui faut encore se concilier les bonnes grâces des génies du pain qui, si on les irrite, rendent l'accouchement pénible, mais ils sont peu exigeants, il suffit que la jeune femme ne s'assoit pas sur un sac de blé.

La femme enceinte n'est pas uniquement menacée par les *esprits du mal* et le *mauvais œil*, elle a des

protecteurs naturels qui sont les anges qui ont annoncé la naissance de Jésus. Les serviteurs de la Vierge sont les siens; deux fois par mois ils viennent de la part de celle-ci pour l'encourager.

Elle est l'objet de la tendre sollicitude des siens. On satisfait à tous ses désirs, qui sont en *réalité ceux du fœtus*, la mère n'a point *d'envie*, c'est le fœtus qui a des exigences. Si cependant celles-ci deviennent insupportables, on y remédie en faisant manger à la jeune femme une pomme qu'à son insu, on a posée quelques minutes dans l'écuëlle du chien.

CHAPITRE III

PRONOSTIC DU SEXE DU FŒTUS

Dès que l'abdomen maternel commence à s'accuser, sorcières, matrone, parentes, vieilles amies et femmes d'expérience veulent pronostiquer le sexe du fœtus. Toutes sont d'accord pour souhaiter un garçon, surtout si c'est une première grossesse ; si elles ont pronostiqué dans ce sens et que le temps leur donne raison c'est un triomphe ; si au contraire une fille vient décevoir leur espérances, elles consolent la mère et lui promettent formellement que le prochain sera du sexe masculin.

On tire peu d'horoscope pour sonder l'inconnu.

L'aspect extérieur et l'habitus de la jeune femme leur suffisent en général.

Aussi un omblic déplissé, des mamelons foncés, un séant large, un ventre petit et rond, un visage gai et heureux indiquent la venue prochaine d'un fils. Au contraire l'ombilic est-il rentré, les mamelons pâles, le séant étroit, le ventre en besace, le visage soucieux ? Pas de doute, une fille naîtra. Vient-on à demander brusquement à la jeune femme, pourquoi vos mains sont-elles sales ?

On conclut pour un garçon si elle regarde la face dorsale de ses mains, pour une fille si c'est la face palmaire.

La haute stature d'un mari fait présager un garçon, une petite femme, une fille.

Le fœtus lui-même renseigne par sa position à qui sait bien le palper. En effet qui dit position droite dit garçon et inversement. Vient-il à remuer pour la première fois avant quatre mois et demi, c'est sûrement un garçon. La mère perçoit-elle tard les mouvements actifs de son fœtus c'est une fille. Affecte-t-il la forme d'un poisson? c'est un garçon. Celle d'une grenouille? c'est une fille. Pour avoir un élément de diagnostic de plus, on consulte une toile d'araignée que l'on a perforée avec l'index; l'ouverture se comble-t-elle rapidement il faut s'attendre à un garçon, se comble-t-elle lentement, on ne risque rien en annonçant une fille. D'ailleurs on peut compléter ce travail en posant un morceau de pain sur la cendre chaude du foyer. Vient-il à gonfler, on peut sans se compromettre annoncer un garçon, s'il craquelle c'est une fille certainement.

Les sorcières poussent les choses plus loin, elles calculent; ainsi en divisant la date où pour la première fois l'épousée est devenue femme par le nombre de lettres composant le prénom du propriétaire de sa maison, on sait que le nouveau-né sera du sexe masculin si le quotient est impair, sinon il faut annoncer qu'on a à contre cœur, que la jeune mère n'aura pour cette fois qu'une fille.

CHAPITRE IV.

ACCOUCHEMENT ET DÉLIVRANCE PHYSIOLOGIQUES.

Quelques voyageurs disent leur émerveillement pour la facilité avec laquelle l'Arménienne accouche, et en témoignage citent des cas où, travail et expulsion s'étant précipités, la femme a tout naturellement accouché sur les lieux mêmes de son travail, au verger par exemple. Ces cas sont rares et l'Arménienne est secondée non seulement par la matrone mais par des aides multiples.

Aux premières douleurs elle regagne son logis, mère (1), parentes, amies se multiplient en petits soins. La matrone vit sous le toit familial depuis quelques jours déjà, on l'a appelée pour parer à l'imprévu, car le travail ne commence qu'après neuf mois, neuf jours, neuf minutes et neuf secondes de gestation ; les garçons naissent à la pleine lune, les filles au dernier quartier. Tandis que la matrone encourage la jeune femme à marcher dans la chambre pour activer son travail, les autres femmes font

(1) La mère a parfois à peine trente ans quand sa fille accouche à son tour. Elle n'y assiste que si elle n'est pas enceinte elle-même, sinon elle serait stérile pendant les sept années à venir.

les installations nécessaires. Dans une pièce non habitée en temps normal elles étendent de la cendre chaude du foyer, ou tout au moins sur la cendre chaude dont elles recouvrent le plancher elles posent une poignée de la cendre du foyer, afin que les petits génies qui le peuplent ne l'abandonnent point. Par dessus le tout, une bonne épaisseur de foin. Cependant un cierge est allumé en l'honneur du saint domestique, devant lequel un enfant fait douze génuflexions, pour le rendre encore plus secourable.

Lorsque la chambre est prête, la sage-femme trace sur les murs de grands signes de croix et *le portrait de la Vierge* à l'aide d'une broche à rôtir dont l'extrémité a été, soit rougie au feu, soit piquée dans un oignon. *Les esprits du mal*, effrayés, quittent la pièce. D'ailleurs s'ils revenaient ils ne pourraient s'approcher de la parturiente que très difficilement. En effet, la sage femme l'a enfermée dans un grand cercle grâce à la grande broche dont la présence près de la patiente, en compagnie d'armes blanches et d'une mâchoire de loup est une sérieuse défense contre le démon.

Tout au début du travail le prêtre, qui est venu lui apporter sa bénédiction, lit quelques versets de l'évangile et la communie ; le travail sera moins pénible, et en cas de terminaison fatale le paradis lui reviendrait de droit.

Pendant toute la période de dilatation, la matrone n'intervient pas. Pas de manœuvres pour assouplir les parties molles et les dilater.

L'attente est la règle. Elle se contente d'encourager

sa malade, et de la faire marcher sans arrêt pour activer l'engagement.

Enfin lorsqu'au toucher, qu'elle pratique dans la position debout, elle juge la dilatation complète elle dit à la femme de pousser.

Les deux positions obstétricales les plus fréquentes sont les suivantes :

1° Une aide assise sur une chaise la prend à cheval sur ses genoux, ventre à ventre, en sorte que le visage de la parturiente soit tourné vers l'Orient, celle-ci se pend à son cou et prenant un point d'appui sur ses pieds, elle pousse, alors que la matrone à genoux derrière elle, tout en marmottant éperduement une prière dont seul le nom de la Vierge est perceptible, presse sur le périnée postérieur au début du dégagement, puis modère l'expulsion.

2° La femme est accroupie, deux aides à genoux devant elle la soutiennent par les bras, tandis qu'elle-même s'accroche à leur taille. La matrone se conduit comme précédemment.

Outre ces deux positions universelles dans toute l'Arménie, il arrive que l'on fasse coucher la femme ; c'est exceptionnel, et les voyageurs et missionnaires qui ont rapporté ces observations ne citent guère et à titre exceptionnel que les régions de Van, Katzague et Korthan. Dans celle de Sission la matrone prend la parturiente sur ses propres genoux, et tandis que celle-ci se suspend à son cou, par la force d'habitude elle conduit le dégagement sans l'aide de la vue.

Pendant toute la durée de l'expulsion la jeune femme

est en état de grâce absolue. En effet l'Ange Gabriel tient suspendu au-dessus de sa tête, le sac renfermant tout ses péchés; elle peut mourir, c'est toute pure qu'elle apparaîtra devant son Dieu. A ce moment Dieu pénétré des douleurs que la femme endure lui exauce un vœu. Avec l'expulsion le danger disparaît, l'Ange Gabriel lui restitue le sac entier, et donne une âme au nouveau-né. Il écrit sa destinée sur le front et laisse tomber une poignée de terre invisible dont le point de chute sera, quoi qu'il arrive, le point où le nouvel être humain viendra mourir. Au même instant, il brille au firmament une nouvelle étoile qui suivant sa qualité décidera de la bonne ou mauvaise fortune du nouveau-né.

Le cordon coupé, l'enfant est placé dans un crible (1) jusqu'au moment où la matrone s'occupera de lui plus particulièrement. Nous reparlerons de cette intervention au chapitre consacré au nouveau-né.

La délivrance suit de près l'accouchement, quelques tractions, quelques expressions de l'abdomen en activent l'expulsion. Recueilli dans un récipient il ne sera enterré que lorsque la matrone décidera de la vitalité de l'enfant. On l'enterre en effet, et très profondément, afin que les chiens ne puissent s'en emparer, l'enfant perdrait la raison, dans un lieu bien sec, sinon l'enfant aurait *mal aux yeux*.

Pour un garçon le lieu le plus propice est le jardin de l'église, il sera très naturellement observateur des lois divines, ou un très grand champ, son esprit serait

(1) Le crible est le meilleur des talismans de l'enfant. Les démons ne peuvent l'atteindre.

entreprenant. Pour une fille le mieux est de choisir un petit coin sombre dans une petite pièce et de creuser le sol à ce niveau, la fillette sera ainsi pudique, ménagère et modeste, les trois qualités primordiales que l'on exige d'une Arménienne.

Cependant que l'entourage s'occupe du délivré, la matrone savonne jusqu'à mi-corps la parturiente et la conduit jusqu'à sa couche (1) en la soutenant. Au moment de franchir le seuil de sa porte, la jeune femme qui tient à la main la *broche-talisman* murmure sept fois de suite le nom de Dieu.

On lui bande l'abdomen, on la couche avec de la cendre chaude sous la région fessière, on lui fait boire du thé relevé de cannelle et on lui conseille de rester immobile pendant quatre ou cinq heures. Pour la préserver de tous les mauvais esprits, on place sous son oreiller des aiguilles, des morceaux de fer ou de préférence de nikel, une bible, une épée et parfois même la broche à rôtir.

(1) Il n'y a de lit en Arménie, que depuis quelques années, les plus riches couchaient sur un matelas de laine posé sur un matelas de coton, les autres sur un matelas de coton; les draps de coton, l'oreiller unique tiennent toute la largeur du matelas, les couvertures sont en laine. Pas d'édredon.



CHAPITRE V

LE NOUVEAU-NÉ

Quand le fœtus est entièrement dégagé, la matrone qui le soutient sur ses genoux, s'écrie : *mon canif ne peut pas couper*. C'est une invite au gousset de l'époux, qui se fait d'autant plus généreux qu'il est père pour la première fois et que l'enfant est du sexe masculin. Le pourboire empoché, joint à ceux de l'entourage, elle coupe le cordon sur le genou d'une femme stérile pour lui porter chance, en s'assurant que tous les visages présents sont rians. Il ne faut pas de larmes à aucun prix dans cette minute solennelle, sinon elles abonderaient dans la destinée de l'enfant ; la section se fait à quatre travers de doigts de l'ombilic pour *empêcher* les intestins de sortir après ligature à l'aide d'un fil de soie.

Le nouveau-né est couché dans un crible placé sur de la cendre chaude jusqu'au moment où la mère délivrée, nettoyée, est enfin couchée.

La sage-femme le baigne dans l'eau tiède s'il paraît bien constitué, dans l'eau froide si le cri n'est pas énergique. Pas de savon pour la toilette, le jaune d'œuf, dont on enduit le corps et en particulier les régions

articulaires, permet, après immersion dans l'eau, de le débarrasser du sébum.

Les yeux sont nettoyés à l'aide d'un linge mouillé.

Après le bain, le moignon du cordon est recouvert avec la cendre de linge brûlé, pour que la plaie se cautérise rapidement, et le corps abondamment salé pour le préserver de toute infection. Un grain de sel posé sur sa langue, évitera à l'haleine de s'altérer.

Puis la matrone l'emmailôte les bras serrés au long du corps et, le tournant vers l'Orient, s'écrie : *O soleil, qu'un de tes rayons brille toujours pour lui et fasse mûrir les fruits de la Terre, cependant que nous, pauvres pêcheurs, vivons à son ombre et nous nourrissons de ses miettes.* Puis lui faisant trois signes de croix sur le visage elle le couche sur le côté droit, à la droite de la mère. Là se trouve son ange gardien, le mauvais génie est à gauche. On veille à ce que l'enfant ne se retourne pas sur place sinon la mère deviendrait stérile pendant trois ans.

A hauteur de son siège et sur son giron on place en permanence de la terre chaude pour le préserver de l'humidité.

En général il ne prend rien le premier jour pour apprendre à devenir patient; ensuite, chaque fois qu'il crie, on lui présente le sein.

Bien entendu si la mère est primipare, elle ne découvre son sein pour la première fois qu'après avoir reçu un cadeau de son époux.

De même le visage de l'enfant n'est découvert aux amis qu'après le cadeau du parrain à la maman.

La matrone le baigne journellement, elle le trempe dans l'eau en le tenant par le cou, afin que celui-ci soit mince, pétrit et tire sur les membres pour qu'ils soient élancés, ne le nettoie jamais au savon pour lui éviter l'impetigo mais au jaune d'œuf, puis après l'avoir séché, le sale abondamment avant de l'emmailloter.

Tant qu'il n'est pas chrétien, l'enfant n'est point considéré comme ayant une âme, il est bien entendu qu'il respire *in utero*, que l'ange Gabriel lui en a conféré une, mais il faut attendre le baptême si on veut le câliner sans se souiller. D'ici là les *houris* peuvent l'échanger contre leur propre enfant plus chétif, aussi hâte-t-on la cérémonie qui coïncide souvent avec les relevailles.

Après le baptême l'enfant est couché dans un berceau, en bois généralement, dans le genre de ceux qui existent en Bretagne, avec un matelas de menues pailles. Tout en filant sa laine, la mère le berce en le poussant du pied.

L'hygiène du nouveau-né se résume dans le changement fréquent du linge et de la cendre souillés, à le lever au passage des convois funèbres sinon le défunt se vengerait en le rendant chétif, couvrir ses yeux pour l'empêcher de loucher, poser sous son oreiller une peau de serpent qui le préservera des *houris*, faire vivre dans le voisinage un chat ou un coq noir qui avertissent l'approche du *mal*, et comme amulettes, lui mettre un collier de dents de loups, ou coudre sur ses brassières quelques coquillages nacrés associés à du papier bleu, lui éviter la présence de nouvelles accou-

chées jusqu'à ce qu'il ait fait une première sortie hors de la chambre afin qu'il ne devienne pas criard.

Si jeune encore, il est l'objet de tous les présages. Né en mai il sera gai et chanceux, un mercredi ou un vendredi? malheureux et triste, le jour même de Pâques, un enfant sage, veille de Pâques ou de Noël? intelligent. A-t-il la nuque grasse c'est signe de jalousie, un front large et bombé? intelligence sans doute; les pieds plats dénotent de l'hypocrisie, enfin les mains fermées révèlent l'avarice.

Lorsque l'enfant naît à l'état de mort apparente ou simplement étonné, on conclut que le diable a pris pour lui toute la vitalité. Aussi est-il bon de frapper celui-ci à l'aide d'un bâton, de le précipiter dans le feu et enfin de l'appliquer très chaud sur le ventre du nouveau-né, afin qu'il lui rende la vie.

D'autre part la matrone répète fréquemment l'immersion de l'enfant dans un bain chaud, frotte les régions axillaires, lui souffle dans le nez et lui tord le moignon du cordon. Lorsque l'enfant a repris ses sens, on le tient éveillé pendant deux heures au minimum, de crainte que les *esprits du mal* à leur tour ne s'emparent de son foie et ne lui fassent courir le péril de perdre la vie.

CHAPITRE VI

PATHOLOGIE DE L'ACCOUCHEMENT ET DE LA DÉLIVRANCE

Bien que les accouchements entociques soient presque une généralité, il arrive cependant que des difficultés surgissent aux différents temps du travail et de la délivrance. On ignore les moyens rationnels pour les applanir. Une foule de pratiques, dont quelques-unes efficaces quant au résultat, mais fausses par l'interprétation sont à la disposition de la matrone. Avant d'en parler il convient d'abord de dire que les dystocies par viciation pelvienne sont exceptionnelles. Le rachitisme, par suite de l'allaitement maternel constant, est une entité pour ainsi dire inconnue en Arménie.

1° Faiblesse des contractions, dilatation utérine lente.

a) La matrone prend la jeune femme dos à dos et la secoue violemment, tandis que celle-ci projette ses jambes en l'air.

b) Le prêtre lit à nouveau quelques versets de l'Evangile au-dessus de la tête de la patiente.

c) Lui faire boire quelques gorgées d'eau sucrée.

d) Laisser tomber un œuf du toit-terrasse pour qu'il emporte avec lui le *mal*, ce pendant qu'une jeune femme entre subitement dans la chambre et s'écrie « Hâte-toi, sinon j'accoucherai pour toi ».

e) Lui rompre un pain au-dessus de la tête et le distribuer à des malheureux avec trois poignées de sel.

f) La faire tenir les jambes écartées au-dessus d'un brasserø, tandis qu'une jeune femme lui demande si sa portée est lourde ou légère. Légère, répond la femme, et les douleurs reprennent leur cours normal.

g) Ouvrir toutes les portes de la maison ainsi que les fenêtres, découvrir les récipients, dénouer les ceintures. Par esprit d'imitation l'utérus s'ouvre en se dilatant.

2° *Violence des contractions utérines.*

a) Glisser en secret une pierre dans la huche à pain.

b) Quatre aides bercent la femme couchée sur une car-pette.

c) Lui faire mâcher du mastic en larmes.

d) Lui faire absorber quelques gorgées d'eau tout en lui donnant l'absolution de ses péchés.

3° *Perte de connaissance aux différents temps de l'accouchement.*

Lorsque pour une raison quelconque, violence des contractions, alliée à un travail laborieux, etc., la parturiente semble perdre la notion de ce qui l'entoure, il se produit autour d'elle un sauve-qui-peut presque général. C'est que les démons, les *Kathcks* veulent, ou sont en

train de s'emparer de son foie, l'organe essentiel de la vie suivant la croyance populaire. Les plus braves cependant vont lui prodiguer leurs soins. Il convient de rendre hommage au dévouement de la matrone qui, seule de toute l'assistance, garde tout son sang-froid. Dans l'occurrence, des hommes ; le mari, le parrain et quelques autres, dont nous parlerons plus loin, sont admis près de la malade pour apporter leur concours. En effet, tandis que le mari tire des coups de pistolet, que toute l'assemblée crie et coupe l'air à coup d'armes blanches pour effrayer les démons, la matrone frotte énergiquement les régions axillaires de la femme et ordonne à une aide de faire respirer à celle-ci du pain grillé, imbibé de vinaigre, mélange que les *Katchks* ont en horreur.

A son tour une commère lance au loin du haut du toit-terrasse un foie de mouton, ceci pour détourner les *Katchks* et les faire courir après. D'ailleurs le parrain n'est pas resté inactif, son bonnet dont il a coiffé la parturiente montre assez aux oppresseurs de celle-ci, qu'il y a eu erreur sur la personne ; pour l'aider en ce sens, on évite de penser le nom de la jeune femme, et on l'appelle par les prénoms les plus masculins. Si la jeune femme est accouchée entre temps, on monte le nouveau-né sur le toit-terrasse qu'à bras tendus on offre en holocauste aux démons, afin que la mère ait la vie sauve.

Si malgré tous ces soins la femme est encore insensible, il lui faut glisser au doigt une bague que l'orfèvre a ciselée le Vendredi Saint sans désserer les dents, il faut

en outre lui faire ingurgiter quelques gouttes d'eau dans le pan, roulé en cornet, de la casaque d'un individu qui après une traversée maritime a séparé deux serpents qui copulaient. A la rigueur on se contenterait pour le même usage, d'un homme qui après la traversée de l'*Arax* ou de l'*Euphrate*, a sauvé une grenouille de la gueule du serpent et n'a pas hésité, la grenouille posée à quelques pas de là, à aller de la grenouille au serpent et du serpent à la grenouille trois fois de suite.

Tous les villages ont au moins un de ces hommes, et si parfois ils se sont donné le titre tout gratuitement, on peut ajouter pour leur défense que leur office est tout désintéressé.

En dernier lieu on projette de l'orge par-dessus la malheureuse et on y mène une jument, le hennissement de l'animal éveille toujours la femme.

Lorsque la malade reprend connaissance il faut occuper sa pensée, afin qu'elle ne devienne pas à nouveau une victime; elle conserve sur sa tête le bonnet du parrain et égrène soit un chapelet d'acier venant de Jérusalem, ou l'on défait une corde faite de poils de chèvre.

4° Non engagement de la présentation. Engagement lent. Expulsion laborieuse.

a) Poser sur la layette une pincée de la cendre de la mixture suivante que l'on a fait calciner : tête séchée de poisson, écaille d'œuf, vin. L'odeur attire le fœtus à l'extérieur.

b) Lui faire boire quelques gorgées d'eau, dans le pan de la casaque de l'homme qui a sauvé la grenouille de la gueule du serpent, qui en outre lui souffle trois fois de suite dans la bouche.

c) Amener une jument au seuil de la porte et menacer la jeune femme que si elle ne veut pas accoucher la jument s'en chargera.

d) Recourir aux bons soins, non du barbier du village qui est un guérisseur et non un accoucheur, mais à ceux de certains bergers qui ont acquis une grande expérience en assistant les femelles de leurs troupeaux au moment où elles mettent bas. Ces bergers qui ont à leur actif quelques *miracles* et hélas les décès par fièvre puerpérale, attribuée comme toutes complications aux démons qui en veulent à la femme, ou par rupture utérine, pratiquent la version, par manœuvres internes et de véritables embryotomies à l'aide d'une lame de couteau, limitée par une serviette. Les plus célèbres parmi ceux-ci ont été, le berger Sakir de la région de Kartzagne et Arakelen Sahag de celle de Partchalou.

5° *Difficulté de la délivrance*

Lorsque la délivrance tarde quelque peu, une heure et plus, la matrone masse énergiquement l'abdomen maternel et l'engage à souffler violemment dans une bouteille, cependant qu'une aide maintient contre la région lombaire un petit sac rempli de cendres chaudes. Les autres moyens thérapeutiques peuvent se résumer en administration de bain de pied chaud,

d'absorption de boissons chaudes aromatisées aux épices, variées, marche, et, enfin suspension par l'extrémité du cordon, d'une botte du mari que l'on emplit d'eau progressivement jusqu'au moment où le placenta tombe.

CHAPITRE VII

SUITES DE COUCHES

Pendant toute la durée des suites de couches la femme est considérée comme impure. Elle le sait mieux que personne, aussi n'ose-t-elle toucher à rien, même pas à son enfant que la matrone tient contre elle aux moments où elle allaite. Celle-ci lui sert elle-même sa nourriture et si elle la négligeait, éventualité improbable car on les dit fort bonnes, elle préférerait souffrir de la faim plutôt que se servir elle-même, de crainte de souiller tout ce que ses doigts auraient touché. Pour que son lait soit riche et abondant on lui fait prendre des boissons sucrées, des bouillies surtout à base de riz (1), du vin au lieu d'eau. Nous avons déjà vu que la matrone la savonne jusqu'à mi-corps régulièrement tous les jours; les injections sont inconnues. Outre les soins corporels que la sage-femme donne à la mère et à l'enfant, le nettoyage de tout le linge et ustensiles de ménage à leur usage, lui incombe.

En revanche tout le monde est généreux avec elle, outre son dû, de cinq à vingt-cinq piastres suivant les

(1) Un luxe en Arménie, où le blé décortiqué tient autant de place dans l'alimentation du paysan que la pomme de terre en France.

familles, elle reçoit quantité de pourboires, une provision de savon blanc, un mouchoir fin et un paquet de sucre (1).

Aux relevailles, huit à dix jours environ après l'événement, coïncide le baptême. La femme communie ce jour-là; un peu de l'eau des fonts baptismaux fortement diluée sert à purifier les mains de la mère, et tous les ustensiles ménagers.

On peut enfin la toucher, comme on peut câliner l'enfant, mais il reste encore quelques précautions à prendre jusqu'au quarantième jour, date à laquelle elle sortira de la maison pour la première fois. Ainsi il ne faut pas sortir du feu de la maison, il ne faut pas non plus que la femme regarde le soleil avant trois semaines si elle a enfanté une fille, de quatre si c'est un garçon. A la fin de la quarantaine, la matrone vient savonner la jeune femme de la tête aux pieds, au-dessus d'une mâchoire de loup que l'on calcine afin qu'elle emporte tout le *Mal* de la maison. Le prêtre à son tour vient bénir le verre de l'eau avec laquelle on asperge toutes les chambres, puis le berceau, l'enfant et la femme sont menés successivement au soleil. La jeune femme s'enhardit jusqu'à aller à la fontaine mais en tenant une broche à rôtir piquée dans un oignon et fait offrande de blé et de riz à la source. Dès ce jour elle rentre dans la vie commune et reprend ses occupations.

(1) Le sucre ne se généralise que depuis peu. On l'offrait comme une friandise; pour les usages domestiques, on employait le sirop des fruits du mûrier blanc bouillis et pressés.

CONCLUSION.

Chez les Arméniens, à l'instar de tous les peuples primitifs, la fécondité est respectée et honorée comme un présent du Ciel.

A peine mariée, la jeune femme désire ardemment la maternité et son entourage partage ce sentiment.

Chez ce peuple où tout chef de famille se considère comme un chef de dynastie, l'extinction de la lignée apparaît comme la pire des catastrophes ; aussi la femme stérile est-elle un objet de mépris pour tous, mépris qui s'étend au mari et à la belle-mère.

Pour assurer la survivance du nom, le mari ira jusqu'à rechercher le concours d'une illégitime ; c'est à peu près la seule raison pour laquelle l'adultère se commet, elle est excusée par tous et la conjointe élève l'enfant comme le sien propre. Mais cette perspective ne sourit guère à la petite Arménienne, si soumise et si respectueuse pourtant de l'autorité maritale. Pour l'éviter elle aura recours aux moyens aussi nombreux que variés qui la rendront enfin mère : Invocation aux saints, à l'état de veille ou en rêve, seule ou par l'entremise de certaines sorcières, pèlerinages aux sanctuaires les plus réputés, à certaines roches percées, aux pratiques de matrones qui la sou-

mettront pendant plusieurs jours à un régime de bains de siège et de boissons fortement aromatisées et épicées et enfin à la protection de morts, de ceux en particulier qui n'ont point reçu d'extrême onction.

C'est, de guerre lasse et surtout si elle soupçonne son époux d'impuissance, que pour échapper à l'opprobre des siens, mais non point au grand jour comme le ferait l'époux, elle s'assurera le concours d'un amant quelque peu rablé.

La femme en état de gestation n'est soumise à aucun régime particulier; elle respecte cependant certaines superstitions pour éviter d'accoucher avant terme, pour éviter à l'enfant d'avoir l'œil de travers...

Vient l'heure de l'accouchement; pendant toute la période de dilatation, matrone et entourage lui donnent l'aide de leur encouragement. A la dilatation complète, elle accouche sur du foin étendu sur de la cendre chaude, accroupie, les bras entourant la taille de deux aides, pendant que la matrone à genoux derrière elle, presse sur le périnée.

Parfois elle accouche à califourchon sur les genoux de la matrone, exceptionnellement couchée et encore moins dans le lit conjugal qu'elle souillerait.

Les accouchements sont entociques pour la plupart, les bassins viciés par rachitisme sont des raretés, aussi les présentations vicieuses sont pour ainsi dire inconnues; cependant en cas de dystocie on appelle à l'aide certains bergers qui pratiquent outre la version par manœuvres internes, de véritables embryotomies à l'aide d'une lame limitée par une serviette.

La délivrance suit de près l'accouchement, après quoi la parturiente lavée jusqu'à mi-corps, regagne son lit. Jusqu'aux relevailles, 8 à 10 jours en moyenne, la sage-femme la lavera, la nourrira de sa main, et au jour du baptême, le dixième jour environ, elle prendra la communion qui la purifie et lui permet de rentrer dans la vie commune.

Cependant le nouveau-né est baigné et abondamment salé, pendant une huitaine environ, peut-être devons-nous à cette pratique l'expression de « petit salé », puis couché sur un matelas de menues pailles, recouvert à hauteur du siège, de cendres chaudes renouvelées plusieurs fois par jour.

De même que la mère, après la communion, l'enfant n'entre dans la vie commune qu'après le baptême, on peut alors, sans crainte de se souiller, le câliner. Au quarantième jour tous deux font leur première sortie hors du logis.

Vu : le Président,

BLANCHARD

Vu : le Doyen,

ROGER.

Vu et permis d'imprimer,

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris

POINCARÉ.

BIBLIOGRAPHIE

Publications Françaises.

- D^r V. TORKOMIAN : *Les anciens médecins Arméniens diplômés des universités d'Italie (1700-1840)*. Paris, 1903, in-8°.
- D^r G. ENGELMANN : *La pratique des accouchements chez les peuples primitifs*. Paris, 1886, in-8°.
- D^r DESCHAMPS : *Echo sur l'hygiène du nouveau-né en Arménie*, dans *Sporting*, juillet, 1916.

Publications Arméniennes.

- LALAYAN : *District de Poularek*, dans *Azgagrakan Handès*, Tiflis, 1889, p. 143.
- *District d'Agalgalak*, dans *Azgagrakan Handès*, Tiflis, 1896, p. 265.
- *District de Varanta*, *ibidem*, 1897, p. 24.
- *District de Zankejour*, *ibidem*, 1898, p. 229.
- MOURAKIANTZ : *District d'Hamchen*, dans *Azgagrakan Handès*, Tiflis, 1899, p. 261.
- LALAYAN : *District de Kartzague*, dans *Azgagrakan Handès*, Tiflis, 1900, p. 270.
- *District de Partchalou*, *ibidem*, 1902, p. 246.
- *District de Novo-Bayazid*, *ibidem*, 1907, p. 24.
- *District de Van*, *ibidem*, 1912, p. 117.

ASAR DE SÉBASTE : *Traité de médecine*, manuscrit arménien
245 de la Bibliothèque Nationale de Paris, folio 287, V°.

EMIR DOLVET : *Traité des maladies*, manuscrit arménien 247
de la Bibliothèque Nationale de Paris, folio 88, V°.

SARGIS : *Mélange de philosophie et d'occultisme*, manuscrit
arménien 259 de la Bibliothèque Nationale de Paris,
folio 134.

COULOMMIERS

Imprimerie DESSAINT et C^{ie}.
